

»» Marianne Vourch dans La Fringale culturelle de janvier 2026

Marianne Vourch Passeuse de musique classique

Depuis plus de vingt-cinq ans, Marianne Vourch œuvre inlassablement pour rendre la musique accessible, incarnée et profondément humaine. À travers ses concerts racontés à la Salle Cortot, son travail de médiation auprès des enfants, des familles et du milieu scolaire, mais aussi la création des éditions Villanelle, elle défend une vision exigeante et généreuse de la transmission culturelle. Elle revient sur son parcours, son rapport à l'enfance, à l'écoute, à l'héritage artistique et à cette conviction essentielle : il n'y a pas de liberté sans construction, ni de création sans mémoire.

Par Christophe Mangelle et Alexandre Latreuille
Photos de Patrick Fouque à l'Hôtel Vernet



“La musique n’est jamais isolée : elle dialogue avec l’Histoire, la politique, la littérature.”

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Avant d’entrer dans le détail de vos projets actuels, pouvez-vous revenir brièvement sur votre parcours et raconter comment la musique, la médiation culturelle et la production de concerts se sont imposées à vous ?

Marianne Vourch : Tout commence, comme souvent, dans l’enfance. J’ai eu la chance d’être emmenée très jeune à des concerts, notamment à une série qui s’appelait Les Musigrains, au Théâtre des Champs-Élysées. Ces concerts racontés, narratifs, ludiques, m’ont profondément marquée. Cette façon de découvrir la musique, les compositeurs, les œuvres, sans rigidité, m’a semblé absolument fabuleuse. Bien plus tard, lorsque j’ai créé Les concerts du mercredi, il y a vingt-cinq ans, je me suis rendu compte que je reproduisais, presque naturellement, ce que j’avais moi-même vécu enfant. Ensuite, il y a eu ma vie de mère, avec trois enfants musiciens. J’avais envie qu’ils puissent découvrir la musique classique de manière vivante, naturelle, sans cette solennité parfois intimidante que l’on associe aux concerts pour adultes. L’idée a toujours été de créer une passerelle entre l’enfance et le monde adulte, avec un langage simple, sincère, jamais infantilisant.

LC : Justement, quel a été le principal défi lorsque vous avez commencé à imaginer ces concerts commentés destinés aux familles et aux enfants ?

MV : Tout était à inventer. Je me souviens très précisément du moment où le format m’est apparu : huit heures de train devant moi, et soudain le scénario s’est déroulé, presque d’un seul tenant. Le défi, ensuite, a été d’aller chercher le public, de convaincre les familles, les écoles, les institutions. Il m’a semblé essentiel de travailler avec le rectorat de Paris pour toucher le public scolaire, afin que les concerts soient en lien avec les programmes étudiés en classe. La musique n’est jamais isolée : elle dialogue avec l’Histoire, la politique, la littérature. Écouter Chostakovitch, c’est aussi comprendre l’Union soviétique, le stalinisme, la censure. Une fois que cette cohérence était claire, les enseignants s’en sont immédiatement emparés.



LC : Votre approche repose beaucoup sur cette idée de décroisement des disciplines artistiques. Pourquoi est-ce si important pour vous ?

MV : Parce que l'art a longtemps fonctionné ainsi. Les peintres, les écrivains, les musiciens se fréquentaient, partageaient leurs créations. La musique peut sembler abstraite, mais elle est toujours liée à l'histoire des hommes et à l'histoire des arts. Mon travail consiste à rendre ces liens visibles, audibles, compréhensibles. C'est ce qui permet aux enfants, mais aussi aux adultes, de s'approprier les œuvres. Lorsqu'on redonne du contexte, tout devient plus clair, plus incarné.

LC : Vous travaillez également avec des associations comme le Secours populaire ou la Croix-Rouge. Que représente cet engagement pour vous ?

MV : Il est fondamental. Mon objectif est de permettre à tous les enfants d'accéder à la musique, quels que soient leur origine ou leur milieu. Offrir des places de concert, des livres, faire découvrir la Salle Cortot, c'est tendre la main. Si personne n'accompagne, personne ne découvre. La culture a besoin d'être transmise, guidée. Ce n'est pas inné.

LC : Vos concerts reposent beaucoup sur la participation active des enfants. Pourquoi cette dimension est-elle si centrale ?

MV : Parce que l'appropriation passe par l'expérience. Faire ressentir le rythme d'une valse, expliquer le majeur et le mineur à partir des émotions, inviter les enfants à écouter autrement, à comparer, à ressentir : c'est ainsi que la musique devient vivante. Le jeu, la devinette, la participation transforment l'écoute passive en découverte active. L'enfant devient acteur du concert.

LC : Vous insistez également beaucoup sur l'écoute, y compris visuelle, des musiciens entre eux.

MV : Absolument. Les musiciens se regardent, s'écoutent en permanence. Sans cette écoute mutuelle, rien ne fonctionne. C'est une leçon de vie. La musique montre concrètement que l'écoute est la condition de toute expression, de toute liberté. Et dans une époque où l'on a parfois du mal à s'écouter réellement, ce message me semble essentiel.

LC : En 2020, vous fondez les éditions Villanelle. Pourquoi ce passage vers l'édition ?

MV : Le Covid a été un choc, une rupture brutale. Ne plus avoir les classes devant moi, ne plus partager ces moments intenses m'a profondément manqué. On m'avait souvent suggéré d'enregistrer mon travail. J'ai alors décidé de prolonger la transmission par le livre audio. Les éditions Villanelle proposent systématiquement des livres accompagnés de contenus audio, accessibles via QR code, mêlant texte, voix et musique. Certains enfants entrent d'abord par l'écoute, d'autres par la lecture. L'important est de multiplier les portes d'entrée.

LC : Le livre papier reste pourtant très présent dans votre démarche.

MV : Il est essentiel. Les illustrations sont issues d'archives, de documents historiques authentiques. Rien n'est inventé. Le papier permet d'entrer dans un univers visuel, artistique, historique. Lors des concerts, les projections d'images, de portraits, participent à cette immersion globale. Le livre prolonge l'expérience au-delà du concert.

LC : Vous signez vous-même les textes des ouvrages. Comment travaillez-vous cette écriture ?

MV : C'est un travail de recherche extrêmement rigoureux. Tout est documenté, précis historiquement. Même les éléments graphiques s'inspirent de gravures, de tableaux, de motifs d'époque. Rien n'est laissé au hasard. Cette exigence fait partie intégrante du projet.

LC : Vous élargissez aussi le spectre des figures abordées, au-delà des seuls compositeurs classiques.

MV : Oui, c'était une évidence. Nina Simone, Maria Callas, Rudolf Nouriev font partie de ces parcours qui montrent que la musique classique irrigue bien au-delà de son cadre traditionnel. Nina Simone, par exemple, a une formation classique extrêmement solide. La déconstruction artistique ne peut exister sans une construction préalable. C'est un message important à transmettre aujourd'hui.